

LE MARIAGE DES PRÊTRES

JUGÉ PAR UN PROTESTANT.

Est-il rare, par le temps qui court, d'entendre improuver par un vulgaire ignorant, le célibat des prêtres catholiques? Et j ne parle pas seulement des infortunés qui sont affectés du mal de la *prétophobie*. Qui n'a pas entendu, même des hommes chrétiens, déplorer la discipline du célibat dans les vues les plus excellentes et les plus philanthropiques? Concédez au prêtre, vous disent-ils, la faculté de s'engager dans l'union conjugale, et vous en ferez un citoyen qui s'identifiera avec la société civile, qui, par les grâces et les vertus attachées au caractère sacerdotal, deviendra le modèle des époux, qui n'aura point à subir les inévitables calomnies dont sa moralité est attaquée, qui se trouvera, pour ainsi dire, plus au large, pour développer l'influence de son ministère apostolique. L'homme du monde, le père de famille verra dans le prêtre époux un concitoyen, au lieu de n'y voir qu'un paria, un ilote... et puis d'ailleurs, est-ce que les prêtres orientaux ne se marient pas? le pape grec, le pape russe, prennent femme et sont pères de famille, etc. etc.

Nous ne prendrons pas la peine de relever la fausseté de toutes ces raisons. Seulement, nous répondrons à la dernière: non, les prêtres orientaux ne se marient pas. On n'a vu les prêtres se marier que sous l'empire d'une certaine constitution civile, dite du clergé, il y a un demi siècle. En Orient, celui qui veut entrer dans le ministère de la prêtrise commence par se marier, et puis reçoit les ordres, ce qui fait qu'il n'est pas vrai de dire que le prêtre se marie. S'il devient veuf, il ne peut plus convoler à de secondes noces, et c'est parmi les prêtres-veufs que l'on choisit les évêques. Mais pour le moment la question n'est point là.

Le protestantisme laisse à ses ministres la faculté de se marier. Certes, il est conséquent avec lui-même. Il n'y a point de prêtre dans le sein du protestantisme, puisqu'il n'y a plus de sacrifice. Mais ça nous mènerait trop loin. Nous voulons laisser raisonner un protestant anglais, sur les avantages que la Grande-Bretagne a recueillis du mariage de ses ministres, qu'elle appelle encore, par une curieuse anomalie, des prêtres, des curés, des prieurs, des vicaires, des diacres, des évêques. Écoutez William Cobbet; ses paroles sont précieuses; c'est l'hérésie qui se juge elle-même avec franchise, et nous ne pouvons nous empêcher de donner des éloges à cette loyauté.

« Quel est le prêtre qui, ayant femme et enfants, ne portera pas, de préférence, son affection sur ces êtres chéris? Sera-t-il alors aussi enpressé à faire l'aumône, et à donner aux pauvres autant de secours, que s'il n'avait pas de famille à soutenir? Ne sera-t-il jamais tenté de s'écarter de ses devoirs pour procurer des protecteurs à ses fils et à ses gendres? Repoussera-t-il, avec le même courage, l'oppression du seigneur ou de l'intendant de son village, et flétrira-t-il leurs vices avec la même hardiesse que s'il n'avait pas à espérer de leur protection un meilleur bénéfice, ou bien un grade dans l'armée, ou une sinécure pour ses enfants? Les bavardages et les querelles de sa femme avec les paroissiens, les petites animosités ne l'engageront-ils jamais à être partial envers eux, ou bien agir contrairement à ses devoirs? »

« Le prêtre marié sera-t-il aussi enpressé à se rendre auprès d'un patient atteint d'une maladie contagieuse, que le prêtre qui a fait vœu de célibat? »

« Pendant la guerre de 1776, le château royal de Winchester servit de prison aux Français, que le sort des armes avait fait tomber entre nos mains. Une fièvre contagieuse, d'une violence extraordinaire, s'étant déclarée parmi eux, il en mourut un grand nombre. »

« Presque tous étaient catholiques, et les deux ou trois prêtres de leur croyance, qui résidaient dans la ville, les assistaient à leurs derniers moments; mais il y avait aussi des protestants dans le nombre, et ceux-ci réclamèrent l'assistance de leurs ministres. C'étaient les curés et les vicaires des paroisses de Winchester, le diacre et tous les *prébendiers* du chapitre. AUCUN D'EUX n'alla consoler les protestants agonisants; et par suite de cette coupable indifférence, plusieurs de leurs malheureux co-religionnaires s'adressèrent aux prêtres catholiques et moururent catholiques. C'est le docteur Milner qui rapporte ce fait. Voici, dit-il, ce qu'ils (les ministres protestants) répondirent: comme hommes nous ne craignons pas plus la mort que les prêtres catholiques; mais nous ne pouvons nous exposer à rapporter le poison de la contagion au sein de nos familles..... »

« Ne savons nous pas, continue M. Cobbet, que les prêtres mariés, le paupérisme et la taxe des pauvres datent, dans notre pays, de la même époque? Quel était le résultat du célibat observé par ce clergé? C'est ce que nous allons examiner. »

« Un évêque, par exemple, qui n'avait ni femme, ni enfants, dépensait naturellement ses revenus dans son diocèse; il en employait une partie pour le service de la cathédrale, et d'une manière ou d'une autre, ils restaient toujours sur le peuple. Si Guillaume de Wickham avait été marié, les ministres protestants n'auraient pas eu de collège à Winchester. Il en eût été de même à Eton, à Westminster, à Oxford et à Cambridge, si les évêques des anciens temps n'avaient pas guidé le célibat..... »

« En jetant les yeux sur le diocèse où je suis né (Winchester), je ne puis m'empêcher d'observer que si notre dernier évêque avait vécu dans les temps catholiques, d'abord il n'aurait pas eu de femme lui-même, ensuite une *belle-sœur* qui épousa M. Edmond Poulter; et dans ce cas, il est permis de croire que M. Poulter n'aurait pas quitté le barreau pour la chaire, et par suite, qu'il n'aurait pas eu les deux cures de Meon-Stoke et Suberton, outre une prébende; que son fils Brownlowe Poulter n'aurait pas eu les deux cures de Buriton et de Petersfield; que son autre fils Charles Poulter n'aurait pas eu les trois cures d'Alton, de Binstead et Kingsley; que son gendre Ogilby n'aurait pas eu la cure de Bishop-Swattam, et que son autre gendre Haigarth n'aurait pas eu les deux cures d'Upham et Dursley. Si cet évêque eût vécu dans les temps des catholiques, il n'aurait pas eu un fils, Charles-Auguste North, qui jouirait des quatre cures de Old Alresford, Medstead, New Alresford et Southampton de Sainte-Marie, outre une prébende et la maîtrise de Sainte-Croix; il n'aurait pas eu une fille à donner en mariage à M. Guillaume Garnier qui possède les deux cures d'Oxford et Bregtswil.— Baldwin est en outre *prébendier* et *chancelier*; il n'aurait pas été allié avec M. Thomas Garnier, frère de son gendre; le premier n'aurait pas joui des deux cures d'Aldingbourn et de Bishop-

stoke; il n'aurait pas eu une seconde fille à donner en mariage à M. Thomas de Grew, qui possède les quatre cures de Calbourne, Farley, Merton et Rounton, et de plus une prébende et un archidiaconat. Enfin... le dernier évêque avait vécu dans les temps où nous étions catholiques, il est difficile de croire que ces vingt-quatre cures, cinq prébendes, une chancellerie, un archidiaconat et une maîtrise, produisant ensemble un revenu annuel de plus de vingt mille sterling (cinq mille francs), eussent été concentrés sur les dix individus mentionnés. Et n'est-il pas raisonnable de supposer que cet évêque, au lieu de laisser une succession, comme les journaux l'ont assuré, d'environ trois cent mille livres sterling (sept millions et demi de francs), en argent, s'il n'avait eu ni fils ni petit fils, eût employé une partie de cet argent à réparer l'ancienne et magnifique cathédrale, dont la voûte a été, ces jours derniers, sur le point de s'écrouler, ou bien qu'il aurait érigé quelque monument pour le bien public ou pour l'honneur de la nation; ou enfin qu'il aurait été un protecteur puissant et libéral des pauvres, et que, dans aucun cas, il n'aurait souffert qu'on vendit de la petite bière dans son palais épiscopal de Farnham, et cela même avec une licence de l'évêque? »

« Je ne crois pas que Guillaume de Wyntam (évêque catholique) ait jamais vendu de la petite bière en gros ou en détail... Il ne fut pas évêque la moitié du temps que le fut ce dernier (l'évêque protestant), et il trouva moyen de construire et de doter un des collèges d'Oxford, ainsi que celui de Winchester, et de faire en outre un grand nombre d'autres actes de la plus grande inhumanité. »

William Cobbet parle ensuite d'un hôpital, qui avait été fondé par un évêque catholique de Winchester, et qui enfin, sous l'empire du catholicisme, grâce aux générosités des successeurs du fondateur, avait été doté assez richement pour entretenir 43 vieillards, et pour donner chaque jour à dîner à 100 pauvres habitants de la ville. Qu'a fait le protestantisme de cet établissement? On voit maintenant dans cet hospice, de Ste.-Croix, dix pauvres créatures se traîner dans sa vaste solitude, et c'est un procureur de Winchester qui leur apporte ou leur envoie, chaque semaine, quelques deniers qu'on leur alloue. Cela n'empêche pas que la place de maître de l'hospice de Ste.-Croix ne soit d'un fort beau revenu, puisque cette charge a été donnée au fils de l'évêque!!!

« Applaudissez, grand promoteurs du mariage des prêtres catholiques! Voilà ce que produit la destruction du célibat dans le clergé protestant des trois royaumes! Et ce qu'on vient de lire n'est qu'un très mince échantillon des heureux résultats du mariage permis aux membres de ce clergé. »

Il serait curieux de mettre aux prises, sur cette question, deux antagonistes qui ont obtenu leur célébrité—le jurisconsulte Isambert et Bossuet! Pour cette fois, nous nous contenterons d'un protestant, et bien des hommes qui se proclament catholiques devraient rougir de s'en faire remonter par un anglais. L'Abbé PAERL.

SITUATION DE L'EGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les premiers catholiques qui vinrent s'établir dans les provinces anglaises du nord de l'Amérique, furent les colons qu'en 1634 y amena Léonard Calvert, fils de lord Baltimore, et qu'il établit au Maryland. Ils n'étaient que deux cents environ, *pusillus grex*! Mais ils furent suivis d'autres émigrants, qui, mal accueillis, eurent bien de la peine à y prospérer. Parmi les lois qu'en 1660 avait promulguées le duc d'York, il s'en trouve une qui oblige les prêtres catholiques à évacuer la ville et la province de New-York, où quelques-uns seulement avaient essayé de s'établir. Ce ne fut qu'en 1725 que le catholicisme commença à poindre parmi les Quakers de la Pensylvanie, et sa première église, dédiée à saint Augustin, ne fut construite qu'en 1800. Au moment où éclata la guerre de l'indépendance, il ne se trouvait dans toute cette partie de l'Amérique que vingt à trente prêtres catholiques. La suppression des Jésuites, en 1773, avait tari en grande partie la source des missions, et les catholiques américains se virent forcés de songer à se donner une hiérarchie propre de prêtres indigènes. Jusquelà, ils avaient été gouvernés par des vicaires-généraux de l'évêque catholique de Londres, mais cet ordre de choses ne pouvait plus subsister, l'on vit pour la première fois paraître, dans la personne de Mgr. Carroll, de Baltimore, un évêque américain, qui fut promu plus tard à la dignité métropolitaine. Avec l'indépendance américaine se développa de plus en plus la vie spirituelle et hiérarchique du catholicisme. En 1796, époque de la persécution religieuse en France, le diocèse de la Nouvelle-Orléans fut fondé à l'aide des prêtres que la tonnerre révolutionnaire y avait jetés; alors ce diocèse nouveau comptait déjà au nombre de ses institutions ecclésiastiques, deux séminaires, trois couvents, et cinquante-quatre prêtres. Au commencement de ce siècle, les troubles d'Irlande fournirent encore à cette Église une nombreuse recrue. En 1810, Mgr. de Cheverus fut sacré par l'archevêque de Baltimore, évêque de Boston, en sorte qu'à cette époque les États-Unis avaient déjà six évêques catholiques. De 1815 à notre époque, la population catholique augmenta dans une proportion fort supérieure à celle des immigrations protestantes, et comme à raison de sa plus grande probité en affaires, elle s'était considérablement enrichie de propriétés territoriales; ainsi que de capitaux et d'établissements de commerce et d'industrie, elle exerça déjà une notable influence sur la population des villes maritimes. En 1830, le nombre des diocèses fut porté à onze, celui des prêtres monta jusqu'à trois cents, et la population catholique s'éleva à un demi million et au-delà. De 1834 à 1844, l'importance des intérêts catholiques se développa d'une manière encore plus surprenante. Leur nombre, qui n'est plus très-exactement connu, dépasse de beaucoup un million, et va peut-être jusqu'à quinze cent mille âmes.

L'Église catholique aux États-Unis se divise aujourd'hui en vingt-trois diocèses; elle compte vingt-cinq évêques, dont deux suffragans; il n'y a guère qu'un an que tous ces prélats américains se sont assemblés en synode; six cent trente-quatre prêtres y présentaient avec un succès toujours croissant la doctrine catholique, et le protestantisme, dit-on, en ses mille sectes, ne connaît plus d'autre moyen de résister aux progrès de la foi catholique, que les barbares et sanglantes réactions dont l'incendie des églises de Philadelphie et le massacre des catholiques, que pour dissimuler le véritable caractère de ces atrocités, l'on qualifie d'Irlandais, ont récemment offert un si affreux exemple. Cette florissante situation des églises catholiques en Amérique soulève contre elle